

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

BUREAU  
A LA  
CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue de la Préfecture, 3  
LYON  
Ecrire franco.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON  
Six mois . . . . . 6 f. » c.  
Trois mois . . . . . 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

## THÉÂTRES DE LYON.

LYON, le 25 Mai 1861.

I

On peut se plaindre de l'allanguissement du commerce à Lyon, mais il est une ville dont la prospérité doit croître et embellir, c'est celle de Saint-Claude, où l'on fabrique ces petits instruments dont l'usage est si répandu. A bord d'un navire pour commander la manœuvre, entre voleurs dans les carrefours de la forêt, à la chasse, et maintenant quelque peu aux Célestins, on use et on abuse du sifflet. Ah! le joli joujou! et si l'aveugle Picco ne le réhabilitait, comme il faudrait le honnir! — Cette semaine, le public, encouragé sans doute par les éloges donnés à son attitude nouvelle, et semblable aux enfants dont les espiègleries amusent d'abord et finissent par ennuyer, a siffié à tout propos et surtout hors de propos. — C'est ainsi que M. LAMY s'est vu accueillir à la première représentation des *Enfants terribles* par une manifestation qui avait l'air de vouloir être hostile. Cette tentative maladroite n'a eu d'autre résultat que de fournir à l'immense majorité des spectateurs le prétexte

de décerner à M. et à M<sup>me</sup> LAMY une véritable ovation.

Les débuts se continuent avec régularité. — M<sup>lle</sup> ANNA VERNET et M. TONY SEIGLET ont fait heureusement leur première apparition; M. SEIGLET, comme comique, a des qualités qu'on ne saurait lui contester, et M<sup>lle</sup> VERNET réalise une des épreuves les mieux réussies du type charmant des ingénuités.

M<sup>me</sup> SALINÉ a été admise mercredi dernier. — Depuis le départ de M<sup>me</sup> Bergeon, cet emploi important des mères-nobles n'aura pas été mieux rempli; mais c'est surtout dans la comédie que M<sup>me</sup> SALINÉ rendra de grands services. — M<sup>lle</sup> IRMA AUMONT fait aussi partie désormais de notre personnel, et les bravos sympathiques qui l'ont acclamée à plusieurs reprises dans *la Mendicante* sont une marque non équivoque du plaisir que prenait le public à la voir et à l'entendre.

M<sup>me</sup> D'HERBLAY faisait son troisième début dans *le Médecin des Enfants*, et son admission a été prononcée au milieu des applaudissements.

Délivrée maintenant d'une partie des embarras qui entravaient sa marche, la direction va pouvoir donner une impulsion nouvelle aux débuts. Les artistes dont l'admission a été prononcée

ne craindront plus de paraître dans des rôles n'étant pas entièrement à leur avantage, et pourront ainsi donner à leurs camarades une utile assistance. Nous verrons donc probablement avant peu se terminer cette période longue et laborieuse, par laquelle a dû passer cette année le théâtre des Célestins, et si l'on pouvait d'avance porter un jugement sur le résultat, nous dirions que déjà l'on peut considérer comme étant au nombre de nos pensionnaires: MM. D'HERBLAY, SALINÉ, DUTASTA et RAYNALD, et M<sup>mes</sup> DERIEUX et ROMANVILLE.

Ne nous hasardons pas cependant, car depuis quelques jours le public à pris de telles allures, il a des colères si soudaines, de si imprévus emportements, qu'on ne peut pas plus se fier à lui qu'à la douceur d'une femme ou au calme de la mer. Les scènes auxquelles nous avons assisté peuvent se représenter, et rien ne nous dit que la foule ne se montrera pas injuste ou partielle à un moment donné, quitte à s'en repentir plus tard, comme l'enfant qui brise son jouet et pleure de ne l'avoir plus.

De pareilles craintes seraient dans tous les cas chimériques à l'égard de M. CHARLES LEMAITRE, qui débutait hier dans *le Médecin des enfants*.

## FEUILLETON.

### APRÈS L'ORAGE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Louise, dit-il.

Louise ne répondit rien et continua sa chevauchée aventureuse sur les huit octaves de l'instrument; elle craignait une surprise et se tenait en garde. Henri, chassé du terrain sur lequel il voulait engager une explication pacifique, redescendit la pente de sa mauvaise humeur, en regrettant la pensée de conciliation qui l'avait poussé.

— Madame, dit-il.

Ne craignant plus de s'engager, la pianiste répondit en secouant la tête d'un petit air résolu :

— Monsieur?

L'air et l'accent déplurent singulièrement au mari.

— Madame, dit-il, est-ce qu'il ne vous semble pas que nous jouons depuis un quart d'heure un jeu fort ridicule?

— Eh monsieur, je ne le nie pas; mais que voulez-vous, ce n'est pas moi qui ai donné les cartes.

— Mais ce n'est pas là ce que je veux dire. Vous avez la fâcheuse habitude de toujours déplacer les réponses. Je vous propose une transaction, et vous récriminez; j'arrive pour vous inviter à un commun oubli, et non-seulement votre mémoire se réveille, mais encore, avec elle l'esprit de discussion.

— Bon! des reproches; je croyais que vous veniez avec le drapeau du parlementaire?

— Ma foi, madame, un saint n'y résisterait pas, et je suis bien bon de chercher à terminer cette querelle ridicule.

— Ah! sans doute, il est fort ridicule à une pauvre femme de vouloir quelque chose.

— Votre caprice tient toujours, à ce qu'il paraît.

— Dame, vous tenez bien au vôtre.

— Une affaire grave m'appelle à Milan et votre plaisir vous demande à Vichy. Est-il naturel que je vous cède? Est-il possible que vous aliciez seule où je ne puis vous conduire?

— Hé, monsieur, nous savons ce que vaut ce mot-là : les affaires. C'est avec cela que l'on cache ses volontés, ses plaisirs, et que l'on se dispense de se rendre agréable.

— Encore?

— Oui encore, et toujours, je ne m'abuse pas. Ah! mon Dieu, qui m'aurait prédit cela quand je vous voyais si empressé, si ardent, si ingénieux à me plaire. Ma mère m'avait bien avertie!

— Ma foi, madame, elle eût mieux fait de vous donner le conseil d'apporter dans notre en-

Il s'est tout d'abord imposé au public, et nous croyons que s'il était d'usage en pareille matière de procéder par acclamation, M. LEMAITRE eût été après cet épreuve dispensé de ses deux autres débuts. Rien ne lui a manqué, pas même les honneurs du rappel. M. LEMAITRE est un de ces comédiens qui tôt ou tard se placent au premier rang, et Lyon n'est sans doute pour lui qu'une étape obligatoire pour arriver à Paris. Son jeu révèle un profond sentiment dramatique, et l'intelligence de la situation où l'auteur a placé son héros. — Il nous faudrait remonter à plus d'un an dans le passé, pour trouver un jeune premier rôle qui pût être comparé à M. LEMAITRE.

Au temps où l'on jouait *la Biche au bois*, On remarqua au Grand-Théâtre certain spectateur qui, pendant trente représentations vint s'asseoir à la même stalle, s'ébahissant chaque soir, ouvrant de grands yeux à la vue des merveilles sans nombre offertes à ses regards; intrépide et infatigable, il arrivait à l'ouverture des portes et s'en allait avec le contrôleur. Il faut croire que le personnage en question a laissé de nombreux enfants héritiers de son goût pour les changements à vue, les décorations splendides et les ronds de jambe incendiaires. Ce n'est plus par l'unité qu'il faut désigner ce spectateur acharné, il s'appelle *Légion*, et tous les soirs il envahit le Grand-Théâtre et vient se délecter aux enchantements féériques du *Pied de Mouton*.

Il fait chaud, la sueur ruisselle, mais qu'importe, on peut bien se croire en pleine zone torride, ces cinq heures auront passé comme une seconde en écoutant ou regardant MM. LAURENT, POIRIER, JOSSE, JOHN BLICK, et M<sup>mes</sup> Céline MONTALAND, MACÉ, FRAISSE, PHILIPPE, Marie GRANDET et DARTY.

tricien plus de bienveillance.

— Continuez, monsieur, non-seulement vous blessez la fille, mais encore vous offensez la mère; si je l'avais écoutée....

Cette réticence déplut à Henri, qui voulut en avoir le dernier mot.

— Si vous l'aviez écoutée?..

— Eh bien! au lieu de m'appeler Louise de Ferney, un joli nom si vous voulez, je me nommerais autrement; mon mari serait peut-être moins brillant, mais plus affectueux; il me témoignerait moins de passion quand rien ne le contrarie, et plus d'indulgence pour ce que vous nommez mes caprices.

— Ce modèle des maris qui vous a échappé se nomme?..

— Ceci, monsieur, est mon secret.

— Eh bien, ce phénix l'a échappé belle.... et si c'était à recommencer.... mais il est parfaitement inutile de refaire un acte de contrition,

Nous n'avions jamais vu pareil succès au Grand-Théâtre, et dire que cela ne fait que commencer! Quand la curiosité de nos concitoyens sera amplement satisfaite, viendra le tour des campagnes, des villes voisines; cent mille spectateurs y passeront, et il n'y aura de malheureux en cette affaire que les sourds ou les aveugles.

CH. MAURIS.

## CAUSERIE PARISIENNE.

### LES THÉÂTRES AU JOUR LE JOUR.

THÉÂTRE BEAUMARCHAIS.

**Lundi 20 mai.** — C'est sur une scène de second ordre, au théâtre Beaumarchais, que je veux vous conduire aujourd'hui, cher lecteur; le devoir du critique m'y contraint, et du reste nous n'y perdrons pas notre temps.

Parmi tant de comédiens et de comédiennes qui étalent complaisamment leurs noms en grosses lettres sur les affiches multicolores, quelques-unes animées du feu sacré, le plus petit nombre, méritent seules ce nom. Les autres, et nous ne saurions les compter, brillent, sont le caprice d'une foule et d'une journée, élevées sur un faux piédestal, qui par les cabales, qui par leur beauté, qui par les intrigues, jamais par leur talent. C'est souvent sur ces scènes délaissées par le gandinisme, loin du boulevard des Italiens et des rendez-vous élégants, que nous devons aller chercher les débutantes.

N'est-ce pas au théâtre de Batignolles que se sont formés et Beauvallet et Samson, et Provost et M<sup>lle</sup> Georges, et Brindeau et Geoffroy, que saisissez-vous? N'est-ce pas à Belleville que se sont formés Parade et Brasseur? C'est au Luxembourg que

et je prends le parti de vous débarrasser d'une présence qui doit vous sembler bien odieuse.

Henri salua profondément, et, n'étant la vivacité avec laquelle il ferma la porte, on aurait pu croire qu'il y avait plus de raillerie que d'amertume dans ses paroles.

Il n'était pas sorti que Louise, qu'oppressaient de gros soupirs, fondit en larmes:

— Ah! que je suis malheureuse! s'écria-t-elle en se prenant la tête entre les mains.

— Montant en ce moment sur la terrasse du château, Henri ne voulait pas paraître affecté, et, jouant l'insouciance, peut-être la bravade, il emboucha un cor de chasse et lança dans l'espace une douzaine de mesures d'une fanfare rugissante; c'était un défi qui sécha aussitôt les larmes de sa femme. Ouvrant la fenêtre qui donnait sur le lac, elle courut se placer devant son instrument, et, grossie par la pédale, la voie du piano répondit à celle du cor par l'air martial *Guerre*

nous avons découvert Dupuis. C'est au théâtre de Belleville que l'hiver dernier le Vaudeville a été chercher M<sup>lles</sup> Germa et Manvei. C'est à Beaumarchais que j'ai vu hier Gilbert, Marie Durey et Rénée d'Abzac. L'affiche annonçait, je crois, un drame tiré du moyen-âge, *le Manoir de Montlouvières*. Mais ce que l'affiche ne disait pas, c'est que trois artistes de talent galvanisaient en quelque sorte l'œuvre usée jusqu'aux ficelles. Aussi ne vous la raconterai-je pas?

Gilbert, le bâtard d'Orbendas, est un mauvais sujet converti qui voue au bien la seconde moitié de sa vie pour racheter la première; il a le geste noble et la diction très-sympathique; il interpréterait d'une manière tout originale son rôle, s'il n'avait trop assisté aux représentations de *Chicot-Mélingue*; la copie qu'il fait n'est après tout qu'une copie, et nous le trouvons mille fois meilleur quand, oubliant la voix et les gestes de son modèle tant applaudi, il s'abandonne à ses propres inspirations.

Marie Durey est une femme tourmentée, victime de toutes les douleurs; jalouse de son mari, elle pleure encore sa fille qui lui a été enlevée depuis tantôt quinze ans; lorsqu'elle la retrouve, c'est pour la voir, ignorant sa famille, l'objet de convoitise du comte de Flavie.

A la femme jalouse alors succède la mère en furie, la lionne à qui l'on a ravi ses petits. Que lui importe sa vie! que lui font les menaces du comte! L'honneur de sa fille est en danger, c'est sa fille qu'elle veut sauver.

M<sup>me</sup> Marie Durey force peut-être un peu trop les effets en voulant rendre les situations plus saisissantes, mais que pouvons-nous lui reprocher? Quelques éclats de voix insolites ne se-

*aux tyrans*, de l'opéra de *Charles VI*.

En ce moment une chaise de poste entraînait dans la cour du château.

— Eh bien! mon neveu, voyez si vos pronostics intéressés avaient le sens commun. Henri et sa femme s'aiment comme des amoureux de nouvelle date; le piano s'entend d'ici, et le cor nous fait une entrée comme dans un château du moyen-âge; c'est charmant!

— Tant mieux, ma tante, dit d'une voix que démentait la physionomie de celui que la nouvelle arrivante avait gratifié du nom de neveu.

Les deux voyageurs étaient M<sup>me</sup> Duhamel et le cousin de la famille, M. Paul Berthollet. Les deux parents venaient s'installer, pour quelques semaines, dans la propriété de M. et M<sup>me</sup> de Ferney.

AMÉDÉE AUFAYRE.

(La suite au prochain numéro.)

raient-ils pas plutôt le corollaire inhérent à ce beau masque dramatique qui m'a ému même à un drame ?

M<sup>lle</sup> Rénée d'Abzac est une jeune première qui fait chaque jour de très-grands progrès ; c'est une courageuse fille que nous devons soutenir et aider dans l'aride carrière qu'elle a entreprise. A dix-huit ans (il y a deux ans), M<sup>lle</sup> Rénée était une ravissante enfant qu'on avait fait reine de féerie au Cirque impérial ; c'était *Crieri*, je crois. Chaque soir, bravos, rappels, bouquets et billets doux pleuvaient dans la salle et dans la loge de l'artiste. Une jeune tête se serait grisée à moins. M<sup>lle</sup> d'Abzac a résisté, elle a sagement compris qu'elle n'entrait pas au théâtre pour faire marché de sa beauté ; elle a laissé et les billets doux et les reines de féerie, elle est revenue dans un modeste petit théâtre étudiant, jusqu'au jour où, ayant conscience de son talent, elle pourra affronter la critique de nos scènes de genre. Hélas ! si toutes celles qui se disent artistes ou actrices pouvaient en faire autant, les auteurs travailleraient avec plus de courage, et nous ne verrions plus nos meilleures scènes devenir des cadres où ces dames exhibent des jambes faites à l'avance chez le marchand d'en face, et des gorges rondes, vraies palettes chargées de couleurs. Si le directeur, M. Bartholly, de lui-même n'était un bon acteur, ce serait déjà un grand titre à nos remerciements que d'avoir su réunir dans cette pièce M. Gilbert, M<sup>mes</sup> Durey et Rénée d'Abzac.

Mardi 21. — *Le Buisson vert*, au Théâtre-Lyrique, convie la critique à sa première représentation. *Le Buisson vert* est le nom d'une auberge de Finlande ; c'est en même temps un acte pétillant de verve et de fraîcheur. Nous dirons cependant à M. Gastinel que le livret est trop mince pour l'ouverture, et à M. Fontelle que l'ouverture est trop large pour cette opérette. Les chœurs de chasseurs sont d'un très-bon effet, mais ce dont nous devons féliciter surtout le Théâtre-Lyrique, c'est de l'acquisition qu'il a faite en s'assurant le concours de M. Jules Petit. Au moment de la défection de Bataille, alors que cet artiste rentre à l'Opéra-Comique, nul autre que le nouvel acteur ne pouvait mieux combler ce vide qui allait se faire dans la troupe. L'époque de la clôture s'avance, et dans huit jours tous prendront leur volée, vers le nord, vers le midi, aux quatre points cardinaux de la France, à l'étranger peut-être. Pendant ces trois mois de vacances, à un seul homme nous ne conseillons pas le repos ; c'est à M. Rety, le directeur de ce théâtre. Il a beaucoup à faire pour la réouver-

ture, car, selon toute probabilité, la réouverture se fera place du Châtelet. L'année théâtrale qui vient de s'écouler n'a pas été sans épines, et si *le Val d'Andorre, les Deux Cadis, la Statue, les Pécheurs de Catane* ont compté parmi les grands succès de la saison, d'autres œuvres moins heureuses ont mal payé la direction de ses peines et de ses soucis. Que M. Rety persévère et ne perde pas courage ! d'autres chances de succès qu'il n'avait pas jusqu'alors viendront peut-être le récompenser de ses travaux et de ses veilles.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

(*In suite au prochain numéro.*)

**ERRATUM.** — C'est par suite d'une méprise commise à l'imprimerie, que s'est glissée dans la dernière correspondance de M. d'Amblérieux, une redite sur une soirée du Louvre et sur M<sup>lle</sup> Eugénie Robert. Nous recevons une lettre de notre correspondant, qui est tout étonné lui-même de voir dans sa causerie cette répétition d'un fait constaté, qui maintenant a tout l'air d'une réclame.

### Bibliographie.

#### LA SANTÉ DE L'ESPRIT ET DU CŒUR

PAR M. P.-EPR. DE RATTIER, de Bordeaux.

A la bonne heure ! voilà un livre qui promet de douces et salutaires émotions et qui tient tout ce qu'il promet, contrairement à tant d'autres livres dont le fond donne un continuel démenti à l'étiquette.

Mais, diront ceux qui trouvent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, « on comprend un *Manuel de Santé* pour » le corps, qui est en effet souvent malade ; mais » en publier un pour *l'esprit et le cœur*, qui, » témoin les grandes choses chaque jour accom- » plies, ne se sont jamais plus vigoureusement » portés, à quoi bon ?... »

A quoi bon, dites-vous, Messieurs, un traité d'hygiène morale, car le livre de M. de Rattier n'est pas autre chose ? Ce traité est bon à vous corriger (s'il est encore temps), vous, les vétérans plus ou moins moralement éclopés de cette immense et brillante cohue qu'on appelle le monde ; mais surtout il a pour objet d'indiquer et d'éclairer les mille et mille chausses trappes de ce monde trompeur, aux jeunes gens des deux sexes qui, pour la première fois, y mettent un pied incertain. Tel a été, en deux mots, le mobile évident de l'auteur dans la publication de son livre, livre, devons-nous ajouter, qui décèle à la fois un penseur, un philanthrope et un honnête homme.

C'est pourquoi, Messieurs et Mesdames, que vous soyez depuis longtemps dans le monde ou que vous soyez à la veille de vous y hasarder, nous

vous recommandons la lecture attentive de l'ouvrage de M. de Rattier. — Car, si votre esprit est accroché à des doutes anxieux, tels que ceux qu'eut Voltaire à la fin de sa carrière ; si votre âme est mordue de ce spleen indéfinissable qui dévora celle de lord Byron ; si enfin, débutant dans le monde, vous avez des appréhensions, comme en a tout naturellement un baigneur qui se confie à un fleuve inconnu, feuilletiez et refeuilletez le traité d'hygiène morale qui a inspiré ces quelques lignes. — Vous qui déplorez une fausse route faite ou des illusions perdues, vous y trouverez des consolations vraies ; vous qui n'êtes encore qu'égarés, vous y découvrirez des indications certaines pour reprendre la bonne voie ; à votre adresse enfin s'y lisent d'excellents conseils, ô vous qui réclamez un guide sûr et désintéressé dans ce chemin raboteux de la vie, plus tortueux mille fois que le labyrinthe de Crète, dont vous êtes sur le point de franchir les abords !

Quelques prochaines citations vous prouveront la vérité de ce que j'avance.

J. ALBERT.

### UN ROMAN DE DEUX HEURES.

(*Suite. — Voir le dernier numéro.*)

Mon admiration fut trop sincère pour n'être pas visible. Aussi y eût-il plus que de la coquetterie, je dirai presque de l'obéissance dans l'attitude fière et soumise avec laquelle elle me laissa d'abord la contempler.

Puis, mais cette fois ce fut avec la dignité d'une femme accoutumée au meilleur monde :

— J'excuse les pensées du lieu d'où nous sortons, et je ne crois pas les avoir trompées. Si donc vous me trouvez belle, ajouta-t-elle en souriant, je vous permets maintenant de me le dire. Faites-moi le plaisir de vous asseoir, et veuillez m'attendre un moment.

J'aurais défié la fatuité la plus robuste de garder son impertinence devant cette hypocrite candeur, — je commençais à douter de tout, et de moi-même.

Lorsqu'elle rentra, elle reparut vêtue, et comme par enchantement, d'un de ces négligés si simples, mais si élégants, si choisis, dont le secret n'appartiendra jamais qu'aux fées et aux Françaises.

De bonne foi, je crus rêver.

— Vous avez bien voulu être mon hôte ; vous serez aussi mon convive, me dit-elle alors avec une grâce presque enjouée. — Avez-vous faim ? nous allons souper.

Devenu bête à force de surprise, je ne trouvais plus en moi qu'une docilité muette, et qui devait être stupide.

En deux minutes, par les soins de la compagne, qui reparut elle-même en costume de femme de chambre, un guéridon fut approché du feu, garni de deux couverts, puis approvisionné de viandes froides, et de quelques vins exquis, hors-d'œuvre accoutumés d'un tête à tête nocturne.

— Prenez place et tenez-moi tête, me dit mon inconnue en m'indiquant le siège placé vis à vis du sien. — Je vous ai rendu la parole causons...

Concevez-vous bien ma position ? nous dit le comte. Connaissez-vous quelque chose qui rende plus timide dans le désir que cette facilité même, que l'absence de ces mille pruderies contre lesquelles on s'était fait d'avance autant d'armes, autant de gentilles, autant de propos ? C'était le respect au contraire qui maintenant me clouait la langue ; et dans le besoin de me donner un maintien quelconque, je me mis à boire et à dévorer.

Mais elle alors, sans paraître le remarquer, commença à me bercer d'une délicieuse causerie. Prenant pour texte mon ignorance d'étranger, elle se mit à me raconter un poème enivrant de tous les plaisirs divers de la civilisation parisienne ; poussant la complaisance jusqu'à me dire qu'elle regrettait que je partisse sitôt ; — mais qu'une autre fois elle serait sans doute plus heureuse ; — qu'elle me ferait connaître Paris, et sa vie et son monde ; car elle voulait me conserver pour ami et elle me le prouverait..., etc.

— Tout ce langage me fit l'effet de la musique dont les sybarites amollissaient jusqu'à l'air tiède de leurs festins. Ce fut enfin un de ces rêves parlés dont l'imagination d'un homme garde toute sa vie de vagues éblouissements.

Elle eut de l'esprit comme trois, et je mangeai comme quatre. Je crois pouvoir affirmer que je ne prononçai pas un mot.

La seule préoccupation qu'elle manifestât entre nous était le regard furtif et inquiet qu'elle jetait de temps en temps vers la pendule.

Il était trois heures.

En ce moment un bruit sourd parvint jusqu'à nous comme celui d'une voiture entrant dans l'hôtel.

Mon inconnue se tut, et écouta. Machinalement j'écoutai de même.

Presque aussitôt la femme de chambre montra sa tête par la portière et prononça ces paroles magiques :

— Voici Monsieur !...

A ce réveil inattendu, ma première crainte fut de m'être laissé tomber dans un piège vulgaire. Je regardai la dame de manière à lui faire comprendre ma pensée, toute son agitation lui était revenue. Était-ce frayeur ou remords ?

Faites-moi l'honneur d'être franche, dis-je résolument quoique sans colère encore. Où suis-je ?... où sommes-nous ?... et que voulez-vous de moi ?...

— Vous m'avez promis toute votre obéissance, me répondit-elle d'une voix trop calme pour être naturelle. — Mon mari rentre, et va monter sans

doute. Cachez-vous là et ne bougez pas. Mais je vous permets d'écouter.

— Un instant, répliquai-je à mon tour. Me cacher ici, vous le comprenez, ne peut être qu'une lâcheté ou une convenance. C'est donc au mari seul que je cède ; autrement...

— Cédez à moi !... me fut-il répondu d'une voix où il y avait cette fois de la prière et de la tristesse.

Et attiré d'une main, poussé de l'autre, je me trouvais derrière une portière soulevée qu'on laissa retomber. Aux mille parfums qui me dardèrent aussitôt dans mon obscurité, je compris que l'on m'avait relégué dans un de ces asiles secrets, sanctuaires voilés de la toilette d'une femme, fort modestement assis, du reste, dans une petite bergère basse, entre deux robes de chambre dont le contact acheva de m'enivrer.

En bonne conscience, le doute n'était plus possible. Celui qu'une femme cache ainsi ne peut être qu'un amant ou un homme qui acquiert le droit de le devenir. Le ridicule de ma situation disparaissait donc pour moi devant les espérances qu'elle semblait de plus en plus me permettre. Quant aux dangers qu'elle pouvait m'attirer, vous ne me ferez pas l'injure de suspecter mon courage.

GEORGES BISSE.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,  
Rue Mercière, 92.

# LE PIED DE MOUTON

Grande féerie-revue-ballet en 21 tableaux, imitée de MARTAINVILLE.

Par MM. COGNARD FRÈRES et HECTOR CRÉMEUX.

## DISTRIBUTION GÉNÉRALE DE LA PIÈCE

MM. LAURENT, Lazaville.  
Portier, Nigaudinos.  
JOSSE, don Lopez.  
JOHN BRICK, le Notaire sur la glace.  
Mlle FRAISSE, la Fée des Soucis.

Les autres rôles seront joués par MM. ALFRED, POCHIN, et Mmes FÉLICIE, DESIRÉE et ARGENTINE.

## BALLETS

Au 6<sup>e</sup> tableau :

### LES FLEURS ANIMÉES

Ballet français, — exécuté par Mmes V. MAGNY, BOTALLI et FÉLICIE DELAN.

Au 12<sup>e</sup> tableau :

### LES PATINEURS

Ballet russe, — exécuté par M. JOHN BLICK et tout le corps de ballet.

Au 14<sup>e</sup> tableau :

### FLORE ET ZÉPHIR

Pas de deux, dansé par Mmes V. MAGNY et FÉLICIE DELAN.

Au 16<sup>e</sup> tableau :

### LES RIFFLEMEN

Ballet anglais, — exécuté par Mlle BOTALLI, et FÉLICIE DELAN.

Au 17<sup>e</sup> tableau :

### LA BACCHANALE

dansée par Mlle LOUISE RAOUL.

Au 17<sup>e</sup> tableau :

### LA PALERMITAINE

Ballet italien, — TARANTELLA SICILIENNE, Exécuté par tout le corps de ballet.

## NOMENCLATURE DES VINGT ET UN TABLEAUX DE LA PIÈCE

PREMIER ACTE.

- 1° LA CUISINE DU DIABLE.
- 2° GUSMAN NE CONNAIT PLUS D'OBSTACLE.

DEUXIÈME ACTE.

- 5° L'AVENUE AUX SOUFFLETS.
- 6° LES FLEURS ANIMÉES.

TROISIÈME ACTE.

- 8° LES YEUX INDISCRETS.
- 9° LA CHANDELLE MAGIQUE.
- 10° DAVID ET GOLIATH.

QUATRIÈME ACTE.

- 13° DANS LES NUAGES.
- 14° LE PAYS DU BLEU.

CINQUIÈME ACTE.

- 15° LE PALAIS DE L'INDUSTRIE.
- 16° BAL MASQUÉ A L'OPÉRA.
- 17° NIGAUDINOS LEVE UNE ARMÉE.
- 18° LE PIED DE MOUTON ET LE PIED DE COCHON.
- 19° LA GROTTÉ DES SOUCIS.
- 20° LE PALAIS DES PIERRERIES.

## 21° L'APOTHÉOSE.

LE BALLET FINAL sera exécuté par trente-deux danseuses, de la Scala de Milan, du Grand-Théâtre de Bologne, de la Pergola de Florence, et de Covent Garden de Londres, avec accompagnement de la BANDA MILITAIRE (double orchestre sur la scène et dans la salle), à la manière des théâtres d'Italie.

Coryphées : SOLANGES, CABAN, POLESKA, TOLEDO, PERLA, DAHLIA, DEMARTINI et CHELDI.  
Corps de Ballet : MICHAEL, FIORINI, A. FIORINI cadette, DURAND, CARIOTA PERLA, DESIRÉE, AIMÉE, MARTEAU, MEUNIER, JULIE, HENRIETTE, CLAIRE, ROSALIE, PERRIN, MICHAËL, BUISSELET, SCHEINDER, AGATHE, BOURDET, ANNA, MARIA.